

# 1. LITTÉRATURE



# Fiche n° 1

## ***La Servante écarlate*, Margaret Atwood**

1985, Pavillons Poche Robert Laffont 1987

### ■ **L'auteur**

Née le 18 septembre 1939 à Ottawa au Canada, Margaret Atwood est une romancière, poétesse et critique littéraire. Après un premier roman en 1969 évoquant déjà la place de la femme dans la société, elle connaît la gloire avec *La servante écarlate*, qui sera portée à l'écran en 1990 par Volker Schlöndorff.

### ■ **L'œuvre et son contexte**

Margaret Atwood a débuté son roman en 1984 lorsqu'elle habitait Berlin-Ouest, à une époque où le Mur (que nous retrouvons dans le roman) représentait encore l'un des symboles forts de la ville. Elle le finira à son retour au Canada où sa publication suscite perplexité et angoisses, certains lycées allant jusqu'à le bannir de leur programme.

### ■ **L'œuvre en quelques mots**

*La servante écarlate* raconte, sous la forme d'un journal, le destin de Defred, servante vêtue d'un uniforme rouge, réduite au rang d'esclave sexuelle, et vivant dans la république dictatoriale de Gilead. Au service d'un Commandant et de son épouse qui ne peut concevoir d'enfant, elle n'a d'autre fonction que de faire les courses du foyer et de mettre son corps à leur disposition en vue de procréer.

### ■ **Le thème dans l'œuvre**

Defred n'est pas le vrai prénom de cette servante écarlate, mais « le patronyme composé de l'article possessif et du prénom » du Commandant dont elle est l'esclave. Cette première remarque permettant de situer l'ambiance, le quotidien dans lesquels va vivre cette femme. Nous la suivons d'abord dans ses tâches journalières, éduquée par une Tante Lydia, entourée d'autres servantes, une Martha en cuisine, une Cora pour s'occuper plus particulièrement d'elle. Si elle a régulièrement l'occasion de quitter la maison, c'est pour aller chercher, à l'aide de tickets de rationnement, des aliments dans des magasins nommés en fonction de leur commerce « chez Lait et Miel » par exemple. Mais elle n'est jamais seule bien longtemps, une autre servante d'un autre foyer la rejoint et elles font ensemble le trajet sans oser beaucoup se parler. La peur d'être vues par des Gardiens, des Anges ou des Yeux, autant d'espions à la solde des autorités, est trop forte. Si elles s'éloignent du trajet recommandé c'est pour cette raison : « voici ce qu'en vérité nous sommes venus voir : le Mur... il est en

briques rouges... à côté de la porte principale il y a six corps, pendus par le cou, les mains liés devant eux, la tête fourrée dans un sac blanc... Cela ne fait rien que nous regardions. Nous sommes censées les voir : c'est pour cela qu'ils sont là à pendre sur le Mur». «Ils étaient médecins, dans le temps d'avant... des faiseurs d'anges, les appelait-on... des criminels de guerre» maintenant que la fécondité a drastiquement chuté et que la république a recours à ces mères porteuses.

«Dans le temps d'avant»...Car l'autre facette intéressante de ce roman souvent qualifié de dystopie, de façon incorrecte selon l'auteur qui y voit plutôt une «dictature classique, construite sur le modèle d'une pyramide à deux couches, avec les plus puissants des deux sexes au sommet, à niveau égal,» se trouve dans les rétrospectives de Defred, ses souvenirs, quand les femmes étaient libres, étudiaient, travaillaient, se maquillaient ou entretenaient leur corps autrement qu'avec du beurre comme c'est le cas à Gilead. Quand elles lisaient des magazines de mode, possédaient une ordinarité, se mariaient, avaient des enfants. Une liberté chérie dont elle ne cessera de rêver et qu'elle ne cessera de rechercher, quitte à se mettre en danger et à finir aux Colonies comme sa mère, dans une sorte de baignoire «où on passe sa vie à nettoyer», entouré de «décharges toxiques,» de déchets radioactifs.

Et le roman s'achève sur cette ouverture : Defred est arrêtée, mais par qui et pourquoi ?

«Que ceci soit ma fin ou un nouveau commencement, je n'ai aucun moyen de le savoir».

### ■ Tout est dit

Les femmes n'ont plus droit à la propriété. C'est une nouvelle loi.

*Nolite te salopardes exterminorum* : ne laissez pas les salopards vous tyranniser.

«J'ai appris à me passer des choses... Vous devez cultiver la pauvreté du cœur. Heureux les humbles» disait Tante Lydia

J'essaie d'évoquer, de réveiller mes fantômes à moi, n'importe où ils sont.

Nous sommes des récipients, c'est seulement l'intérieur de nos corps qui est important.

### ■ Échos

- *Le meilleur des mondes*, Aldous Huxley
- George Orwell, *1984* (cf. Fiche n° 38)
- Boualem Sansal, *2084 : la fin d'un monde* (cf. Fiche n° 47)
- *Matin brun*, Franck Pavloff
- *Le corps, le sens*, Françoise Héritier

Lidwine Ripoché

# Fiche n° 2

## **Sécheresse, James Graham Ballard**

1964, Éditions Denoël 2017, traduit de l'anglais par Michel Pagel, Folio SF.

### ■ **L'auteur**

Grand écrivain britannique, J.G. Ballard (1930-2009) a donné ses lettres de noblesse au genre de la science-fiction qu'il renouvelle en lui donnant des accents freudiens, notamment avec son concept d'*inner space* qui s'attache à décrire non pas des galaxies lointaines mais des espaces intérieurs mentaux projetés en correspondance avec la réalité extérieure.

### ■ **L'œuvre et son contexte**

*Sécheresse* paraît en 1964, au tout début de la carrière d'écrivain de l'auteur. Il s'agit d'un récit qui s'inscrit dans le registre du roman-catastrophe et apocalyptique après *Monde Englouti* et *Le Vent de nulle part*.

### ■ **L'œuvre en quelques mots**

Depuis longtemps, l'eau manque et se raréfie sur Terre. La sécheresse condamne chacun à n'avoir plus qu'une seule et unique préoccupation dans son existence : chercher de l'eau en luttant chaque jour pour sa propre subsistance.

### ■ **Le thème dans l'œuvre**

Face à la sécheresse endémique, le docteur Charles Ransom figure parmi les derniers qui restent à demeure. Solitaire depuis son divorce, il a décidé d'emménager sur une péniche depuis laquelle il constate le fleuve baisser inexorablement. Les violences perpétrées par des milices formées pour défendre leurs réserves en eau et les incendies de l'Église comme de certains quartiers à Mount Royal génèrent chez le docteur le désir de partir en exode rejoindre la mer. Il emmène avec lui ses voisins, son ex-femme et une amie. Durant une décennie, la petite communauté constituée va vivre sur une espèce d'île isolée le long de la côte pour éviter le chaos qui règne sur la route comme le danger dans les dunes. Ainsi, pour survivre, ils s'organisent pour trouver au quotidien un peu d'eau pour la distiller et quelques varechs ou anémones comestibles à manger, parfois de rares poissons... Quand un jour Charles Ransom aperçoit un lion blanc, c'est pour lui la preuve de l'existence d'un cours d'eau à proximité. Cette quête correspond au chemin du retour. Celui de la désillusion en constatant l'absence de la moindre source également. Entre eux, ils ont tellement économisé leur ration d'eau qu'ils ne conversent même plus. Ils retrouvent

Mount Royal « encerclée par le désert » et se font héberger au manoir d'une famille extravagante restée sur place, qui a survécu grâce aux réserves d'eau dénichées dans la cité. Enfin, ils ne disposent plus que d'un seul réservoir qui suscite toutes les convoitises jusqu'au meurtre de son détenteur et l'apocalypse finale décrite où Charles Ransom constate qu'il ne projette plus d'ombre, qu'« un immense linceul d'obscurité repo[se] sur les dunes, comme si le monde extérieur tout entier avait été en train de perdre son existence. » *Sécheresse* dénonce comment la modernisation à outrance et la société de consommation induite mène ses membres à leur perte en se sabordant. Dans ce monde où depuis cinquante ans, des immenses quantités de déchets industriels ont été déversées dans les océans en provoquant le recouvrement de leur surface d'une membrane dure en « polymères » dont le mécanisme de formation reste obscur mais qui empêche presque toute évaporation, donc la formation des nuages et des précipitations ; de nouveaux comportements humains voient le jour, prêts au pire de la cruauté la plus meurtrière pour se procurer ce qui permet de survivre seul. Il semble que ce roman soit pour J.G. Ballard l'occasion de démontrer comment selon une hypothèse extrême correspondant à un problème extrême, il y aurait une possibilité pour que tout se passe exactement ainsi. . . Les paysages désertiques et désolés, les incendies, la boue et les flaques pestilentielles émaillent le récit sur de nombreux passages comme pour refléter les âmes des survivants qui agonisent et meurent tels des Icares imprévoyants et orgueilleux dans leur folle course technologique, laquelle se retourne implacablement contre eux.

### ■ Tout est dit

« J'ai toujours considéré la vie elle-même comme une sorte de zone sinistrée »

« Il semble que nous ayons le chic pour transformer tout ce que nous touchons en sable et en poussière »

### ■ Échos

- J.G. Ballard, *IGH* (cf. Fiche n° 3)
- Sigmund Freud « Psychologie des foules et analyse du Moi » in *Essais de Psychanalyse* (cf. Fiche n° 68)

Sonia Sautour

# Fiche n° 3

## **IGH, James Graham Ballard**

**1975, Traduit de l'anglais par M. Fradier aux Éditions Denoël en 2006 puis paru chez Gallimard, collection Folio, en 2014, traduction R. Louit**

### ■ **L'auteur**

J.G. Ballard (1930-2009) s'est fait connaître auprès du grand public quand S. Spielberg a porté à l'écran son *Empire du Soleil*, récit relatant sa jeunesse captive en Orient. Toute sa vie, il s'est employé à écrire au sujet des convulsions de notre modernité pour mieux en dénoncer les effets pervers.

### ■ **L'œuvre et son contexte**

IGH correspond à une dystopie qui paraît deux ans après le choc pétrolier de 1973, au moment où les plus grands édifices au monde viennent d'être construits tel que le World Trade Center, où les relations internationales voit le terrorisme apparaître, les Trente Glorieuses disparaître et l'avènement d'une société de consommation qui, poussée à son paroxysme, sacrifie l'être au paraître dans un individualisme forcené.

### ■ **L'œuvre en quelques mots**

IGH (Immeuble de Grande Hauteur) dépeint comment dans une tour flambant neuve les relations entre ses résidents peuvent se désagréger pour sombrer dans le chaos le plus total et primaire, comme s'il était question d'involution du système, de rejet viscéral du progrès qui conduit à la régression.

### ■ **Le thème dans l'œuvre**

En périphérie de Londres, un IGH atteint sa « masse critique » : son ultime appartement vient d'être occupé, le millième, plus exactement. L'histoire se déroule alternativement autour de la vision de trois personnages principaux : Robert Wilder, producteur pour des studios TV et résident au deuxième étage ; Anthony Royal, architecte de l'édifice en question et occupant l'appartement terrasse à son sommet ; enfin Robert Laing, docteur et enseignant à la faculté de médecine, fraîchement divorcé d'où son emménagement récent dans cet immeuble au « paysage bétonné, source d'aliénation » à un niveau médian, au 25<sup>e</sup> étage. Tout commence par la chute d'une bouteille de mousseux lancée depuis un balcon comme la symbolique funeste lacanienne annonçant qu'un corps qui s'écrase au sol ne voit pas sa masse être la cause de ce qu'il reçoit en retour de sa force vive. Puis, au gré des pannes de courant et autres désagréments techniques, les habitants de cette « ville verticale » vont peu à peu se livrer à toute une série d'incivilités jusqu'à entrer dans une violence inouïe les uns

contre les autres. La bipolarisation de la vie de l'immeuble s'installe d'abord entre les plus fortunés résidant aux étages supérieurs et ceux qui sont plus modestes, logeant aux niveaux inférieurs. Une vraie guerre a lieu ensuite entre tous selon une barbarie extrême : viols, mutilations, tortures, crimes des plus odieux. À la fin du récit, chaque occupant est finalement isolé dans son logement comme au début, mais sa vie se règle désormais autour de trois seules obsessions : la sécurité, le sexe et la subsistance. Dans ce roman, il y a un personnage important : la tour. Au gré de ses dysfonctionnements, elle apparaît véritablement comme une bête humaine, une machine infernale devenant incontrôlable, s'érigeant tel un cadre sans maîtrise dans lequel l'homme se retrouve dans un égoïsme forcené, sans solidarité avec sa communauté sociale, spatiale ou familiale. Par ailleurs, aucun des personnages ne semble doté d'une empathie minimum à l'égard des actes terribles commis : la violence décrite est gratuite, disproportionnée, comme si chaque individu était seul contre les autres, comme s'il ne devait en rester plus qu'un dans un jeu pervers absurde de survie. Les déchets s'accumulent avec les cadavres, personne ne cherche à inhumier les défunts ; en outre, au premier mort tombé de la tour, personne ne plus ne contacte la police. IGH devient une zone de non-droit, à l'écart de tous, de laquelle les résidents eux-mêmes ne veulent pas fuir. À l'intérieur de cette falaise artificielle, chacun s'emploie à se séparer, à s'abandonner dans les pires détresses voire à s'agresser sans aucune autre raison que celle du plaisir de s'agresser, un peu comme si la tour était le lieu d'un retour primitif de troglodytes bestiaux manifestant leurs espaces intérieurs pulsionnels sans contrôle de leur conscience individuelle, ni limite de leur raison.

### ■ Tout est dit

« La Tour était une immense machine conçue pour servir non les occupants pris collectivement mais l'habitant isolé »

« Les occupants de l'immeuble ressemblaient aux créatures d'un zoo ; tapis dans l'ombre, ils ne sortaient de leur calme que pour s'entre-déchirer dans des affrontements féroces et brefs »

### ■ Échos

- J.G. Ballard, *Sécheresse* (cf. Fiche n° 2)
- Thomas Hobbes, *Leviathan*, chapitre XIII (cf. Fiche n° 64)
- Sherry Turkle, *Seuls ensemble. De plus en plus de technologies De moins en moins d'humains* (cf. Fiche n° 76)
- Anna Gavalda, *Ensemble c'est tout* (cf. Fiche n° 21)
- George Orwell, *1984* (cf. Fiche n° 38)
- Boualem Sansal, *2018 : la fin du monde* (cf. Fiche n° 47)

Sonia Sautour

# Fiche n° 4

## « Les Foules », Charles Baudelaire in *Le Spleen de Paris*

1869

### ■ L'artiste

Baudelaire naît à Paris en 1821 ; dandysme et bohème lui font mener une vie jugée scandaleuse, que son beau-père, colonel, abrège en l'embarquant vers l'océan Indien. Il revient ébloui et davantage enclin à tenir à distance l'idéal bourgeois. Poète maudit et marginal, mais qui ouvre la voie à la modernité, il est aussi un visionnaire critique d'art et le traducteur des nouvelles d'Edgar Poe. Il meurt en 1867.

### ■ L'œuvre et son contexte

« Les Foules » est un poème en prose du recueil intitulé *Le Spleen de Paris*. Cette œuvre poétique est considérée comme le pendant des *Fleurs du Mal* ; inachevée, elle est composée d'une cinquantaine de textes – nouvelles, portraits, rêveries... - et publiée à titre posthume en 1869. Elle renouvelle profondément les codes d'écriture et ouvre la voie à la modernité en poésie.

### ■ L'œuvre en quelques mots

On retrouve ici des échos évidents avec les *Fleurs du Mal* ; certains poèmes semblent des transpositions, mais surtout ce sont les thèmes récurrents et chers à Baudelaire que l'on reconnaît : l'ennui écrasant, le rêve d'un envol vers l'ailleurs, l'ambivalence amoureuse, la souffrance d'être au monde... Tout cela se développe dans un univers urbain omniprésent, où le poète fait figure de promeneur.

### ■ Le thème dans l'œuvre

« Les Foules » est un poème assez court dont le propos est d'expliquer comment surmonter l'apparente contradiction entre *solitude* et *multitude*, entre *individu* et *foule(s)*. Il est en effet possible, – et ce, essentiellement pour le poète qui sert de guide au lecteur dans cette expérience théorisée – de réconcilier la dépersonnalisation que suppose un bain de foule, et l'individuation de sa propre personne. Cela procure même un plaisir supérieur « dont seront éternellement privés l'égoïste, fermé comme un coffre, et le paresseux, interné comme un mollusque. »

C'est la promenade, ou pour mieux user d'un vocabulaire baudelairien, la flânerie qui autorise l'accès à cette jouissance d'un genre nouveau : seul dans la foule, le poète parvient à devenir l'autre, voire tour à tour, les autres, sans cesser d'être lui-même. C'est un peu comme si la foule urbaine, en mouvement permanent, figurait un